

4^e LEÇONTHÉODICÉE (SUITE). — LA PROVIDENCE. — LE PROBLÈME DU MAL
OPTIMISME ET PESSIMISME

I. — LA PROVIDENCE

La Providence est l'action par laquelle Dieu conserve et gouverne le monde conformément à ses attributs, conduisant chaque être à sa fin particulière et tous à une fin générale et commune. On a dit que la conservation était une création continuée. Le mot est juste, si on l'entend, non pas en ce sens qu'à chaque instant les êtres passent du néant à l'être, ce qui supposerait qu'à chaque instant Dieu les anéantit pour les créer de nouveau, mais en ce sens que sa volonté créatrice, après les avoir tirés du néant, persévère à les maintenir dans l'être.

Le concile du Vatican a résumé en ces termes la doctrine de l'Église catholique sur la Providence : « Dieu garde et gouverne par sa Providence tout ce qu'il a fait, atteignant avec force d'une fin à l'autre et disposant toutes choses avec suavité; car tout est à nu et à découvert sous son regard, même ce qui doit arriver par l'action libre des créatures. » (Const. *Dei Filius*, ch. I.)

L'athéisme et le panthéisme suppriment toute action providentielle, tout gouvernement du monde par une intelligence séparée du monde; il en est de même du déisme, bien qu'il admette la création. L'athéisme remplace la Providence par le hasard ou les lois innées, qu'il ne définit pas; le panthéisme, par l'évolution progressive de l'infini dans le fini; le déisme regarde Dieu comme la cause originelle du monde, mais celui-ci, une fois existant, se conserve par sa propre force et se gouverne par ses propres lois.

Contre la possibilité d'une action de la Providence, on objecte l'immutabilité des lois de la nature. Mais Dieu peut agir sans porter atteinte à ces lois, « comme nous expérimentons chaque jour que l'activité libre de l'homme se mêle à leur action fatale sans la détruire ni la suspendre un seul instant. Si l'homme a le singulier privilège de modifier la série des faits physiques en y intercalant son acte libre, et de changer par là non la quantité, mais la direction du mouvement, n'est-ce pas là pour nous comme un grossier symbole de ce que peut être le mode d'action d'une cause transcendante, touchant d'une manière infiniment subtile les grands ressorts de la machine cosmique et imprimant au mouvement, sans en violer les lois, et même en conformité parfaite avec elles, des changements de direction insensibles, dont sortent les plus grands effets?.. » (CARO, *Matérialisme et Science*, VIII.)

Démonstration de la Providence. — On distingue une preuve à priori et une preuve à posteriori. La preuve à priori se tire des attributs de Dieu : nier la Providence, c'est nier la sagesse, la justice et la bonté de Dieu. Dieu n'est pas sage, s'il ne met pas de l'ordre dans ses œuvres, s'il ne donne pas aux êtres qu'il a créés une fin conforme à leur nature et les moyens de par-

venir à cette fin; il n'est pas juste, s'il ne rend pas à chacun suivant ses œuvres; il n'est pas bon, s'il peut se désintéresser de sa créature.

La preuve à posteriori se tire du consentement des peuples et de l'ordre du monde. Les prières, le culte, les sacrifices offerts à la divinité, dans toutes les religions, montrent la croyance universelle des hommes à l'action de la Providence. Le bon sens dit avec Cicéron : « Si les dieux ne peuvent nous aider, s'ils ne s'occupent pas de nous, pourquoi leur rendre un culte, pourquoi les honorer, pourquoi surtout les prier ? »

L'ordre du monde, soit physique, soit moral, prouve aussi l'action de Dieu. Les sciences formulent les lois de cet ordre universel et permanent; elles constatent qu'il y a un progrès dans la nature et dans l'histoire : dans la nature, par le degré toujours croissant de perfection des êtres qui ont paru et se sont succédé sur la terre jusqu'à l'apparition de l'homme; dans l'histoire, par les découvertes de la science, par les sciences nouvelles qui se constituent, par leurs applications à l'industrie, au bien-être de l'homme; par la marche en avant de la civilisation, mais dans l'humanité considérée comme un seul tout et non dans telle de ses parties. « Le progrès est essentiellement œuvre collective, extérieure et supérieure aux individus. Ce qui est proprement individuel en chaque homme, le bonheur, le génie, la moralité, ne paraît pas progresser. » (FONSEGRIVE.)

D'après un grand nombre d'historiens (Bossuet, Herder, Quinet, entre autres), l'histoire de l'humanité témoigne de la direction imprimée aux choses humaines par une sagesse divine. « Le triomphe définitif et suprême de la philosophie de l'histoire, dit l'Anglais Flint, ne sera, en réalité, que la démonstration complète de la Providence, la découverte, par les procédés de la méthode scientifique, du plan divin qui introduit l'unité et l'harmonie dans le chaos apparent des choses humaines. » On connaît le mot de Fénelon : « L'homme s'agite, et Dieu le mène¹. » Auguste Comte lui-même aurait formulé sa pensée dernière dans ce vers, connu seulement après sa mort : « Pour expliquer des lois, il faut des volontés, » ce qui implique à la fois la Providence et le libre arbitre.

Les déistes du XVIII^e siècle trouvaient indigne de la majesté divine de s'occuper des plus infimes comme des plus nobles créatures. Dieu ne s'est pas montré moins grand dans la création des premières que dans celle des secondes. Le poète a bien dit :

Aux regards de celui qui fit l'immensité,
L'insecte vaut un monde : ils ont autant coûté.

L'atome comme l'astre, la matière comme l'esprit, ne se peuvent mesurer, quant au fait de leur existence, qu'avec l'infini : il faut être infiniment puissant pour créer les uns et les autres.

¹ Il en est qui n'ont vu dans cette belle formule de Fénelon qu'une absorption complète de la liberté humaine par la toute-puissance divine. Donoso Cortés y trouvait la vraie formule de la philosophie de l'histoire. Tous les événements n'ont-ils pas leur explication et leur origine dans la volonté de Dieu et dans celle des hommes? « Le triomphe naturel du bien sur le mal, dit le grand penseur espagnol, et le triomphe surnaturel de Dieu sur le mal, par le moyen d'une action directe, personnelle et souveraine : telle est pour moi la philosophie, toute la philosophie de l'histoire. »

II. — LE PROBLÈME DU MAL

Les principales objections contre la Providence se tirent de l'existence du mal : comment peut-on concilier le mal dont souffrent les créatures avec l'action d'une Providence souverainement bonne ?

On distingue le mal *métaphysique*, qui est l'imperfection naturelle des êtres ; le mal *physique*, ou la douleur ; le mal *moral*, ou le péché.

Ce qu'il importe de bien comprendre d'abord, c'est que le mal, en soi, n'est pas un *être*, mais un *accident* de l'être ; qu'il n'a d'autre réalité que d'être un *défaut* de l'être ; que le bien, pour un être, consiste à être dans l'ordre, et le mal à n'y être pas, soit dans l'ordre qui rattache les moyens à la fin, soit dans l'ordre qui unit les parties dans le tout.

Le mal métaphysique n'est pas, à proprement parler, un mal ; c'est une limitation nécessaire pour tout être, excepté pour Dieu. Il est contradictoire de demander à Dieu que les êtres qu'il crée soient parfaits, dans le sens absolu du mot : l'imperfection fait nécessairement partie de l'essence de toute créature, de tout être contingent. « La créature serait le Créateur même, s'il ne lui manquait rien ; car elle aurait la plénitude de la perfection, qui est la divinité même. » (FÉNELON.)

Le mal physique consiste dans les désordres apparents de la nature et dans la souffrance des êtres sensibles. — Il dérive soit de notre propre constitution et de la nature des choses, soit de l'abus que nous faisons des choses et de nos facultés. Le corps humain, comme celui de l'animal, est naturellement corruptible et sujet à la douleur et à la mort. Pour ne pas être sujet à la douleur, il eût fallu qu'il fût insensible, c'est-à-dire aussi incapable de plaisir que de douleur.

Dans toute vie sensible, les mouvements sont déterminés par des sensations, lesquelles sont agréables, si elle est secondée ; désagréables, si elle est contrariée. Le plaisir et la douleur sont les mobiles essentiels de la vie sensible ou animale ; ils entrent dans sa constitution, comme la liberté entre dans la constitution de la vie morale.

Voir ce qui a été dit du rôle du plaisir et de la douleur dans la vie humaine : *Psychol.*, 4^e leçon, *Tableaux*, page 12.

Pour tirer des désordres physiques un argument contre la sagesse de Dieu, il faudrait connaître le plan universel de la création et pouvoir affirmer que le mal physique n'est pas un moyen relativement à un bien d'un ordre supérieur.

Le mal moral, c'est-à-dire le péché, ne résulte pas nécessairement, comme la douleur, des lois de notre nature ; mais sa possibilité est la condition du plus grand des biens de la nature humaine, puisque la puissance de pécher est la conséquence de

notre libre arbitre, et que c'est grâce à son libre arbitre que l'homme est maître de ses actes, capable de vertu et de mérite. Demander que Dieu empêche le mal en rendant l'homme naturellement impeccable, c'est vouloir que l'homme ne soit plus l'homme. Le mal moral est le fait non de Dieu, qui se borne à laisser l'homme libre, mais de l'homme qui abuse de sa liberté. Sans doute, Dieu agit dans tout ce qui agit ; mais, dans une mauvaise action, tout ce qu'il y a d'être et d'actualité vient de Dieu, et ce qu'il y a de défectueux, de la créature. C'est ainsi que le mouvement qui est dans le boiteux vient de la force motrice, et la claudication, du défaut de la jambe. *Le mal moral* existe dans un certain bien qui, privé d'un autre bien, à savoir de sa fin légitime, est uni à une fin illégitime. La jouissance des sens, par exemple, est un bien en soi ; mais l'intempérant, qui la veut hors de l'ordre exigé par la raison, la prive de sa fin légitime. Il ne se propose pas cette privation, sans doute ; — car le mal n'a par lui-même rien qui sollicite les désirs de la volonté ; — mais il recherche une satisfaction désordonnée.

On tire encore un argument, contre la justice de Dieu, du malheur du juste opposé au bonheur du méchant. — Tout ce que l'homme a reçu, tout ce qu'il a, doit être moyen par rapport à la fin ; lorsqu'il devient méchant et qu'il en abuse, tout cela n'a plus sa raison d'être ; il ne peut continuer à en jouir sans désordre. Dieu cependant ne prive pas les méchants de tous les biens secondaires ; il leur en conserve une bonne part. Or Dieu ne peut manquer à l'ordre ; s'il permet que le méchant ait quelque bonheur, c'est que tout malheur ne lui est pas dû.

Enfin on accuse Dieu d'injustice à cause de l'inégalité des conditions. — Nous savons qu'il y a entre tous les hommes une égalité fondamentale de droits et de devoirs ; sur les égalités fondamentales se posent les inégalités sociales. Elles sont de tous les temps et de tous les lieux. « Toujours et partout, il y a eu dans les sociétés humaines des variétés de fortunes, des classements de personnes et de familles, une hiérarchie dans les membres du corps social : tout ce qu'il faut pour constituer un ordre ; car un ordre ne se conçoit pas sans qu'il y ait entre ses divers éléments des inégalités. Pour ce qui nous regarde, les inégalités sont dues à des causes qui persistent comme le monde et se renouvellent comme les générations. » Ce sont : l'action des agents naturels extérieurs à l'homme : par le jeu de ses forces, la nature seconde ici les efforts du travailleur, là elle les trahit ; — les différences de talent, le caractère, les passions ; enfin l'usage de la liberté.

III. — OPTIMISME ET PESSIMISME

Au sens vulgaire, l'*optimisme* est la disposition à prendre les choses par leur meilleur côté, à voir tout en beau, et le *pessimisme*, la disposition contraire¹. Alceste et Philinte, de Molière, sont des types assez réussis du pessimisme et de l'optimisme ainsi entendus. Au sens philosophique, l'*optimisme* est la doctrine de ceux qui professent que le monde est bon, que la vie a un sens et un but, et qu'il vaut la peine de vivre; le *pessimisme*, la doctrine de ceux qui croient que le monde est essentiellement mauvais, que la vie n'a pas de prix et ne vaut pas la peine d'être vécue.

L'*optimisme absolu*, qui prétend que le monde est le meilleur des mondes possibles, a été professé par Leibniz et Malebranche. Si l'optimisme absolu était la vérité, le mal n'existerait pas, et la conclusion pratique serait identique à celle du pessimisme, qui déclare le mal indestructible; ce serait l'inaction. Le vrai optimisme conclut à l'action et peut prendre pour devise le vieil adage : Fais ce que dois, advienne que pourra.

La vérité est dans l'*optimisme relatif* de saint Thomas, de Bossuet et de la plupart des théologiens. « Le monde actuel n'épuise ni la sagesse, ni la bonté, ni la puissance de son auteur; Dieu aurait pu en créer un autre d'une plus haute excellence; il aurait pu donner plus de perfection à chaque partie prise séparément, faire, par exemple, que l'intelligence de l'homme fût plus prompte ou plus sûre, que le soleil fût plus chaud ou plus radieux. Mais, dans un tout vaste et complexe comme l'univers, il ne faut pas considérer une partie à l'exclusion des autres, il faut penser à toutes; car toutes doivent s'accorder et s'harmoniser ensemble, et la beauté est moins le résultat des différentes individualités, prises séparément, que de l'équilibre et de l'ordre général. » (P. VALLET, *Idee du beau*.)

Le *pessimisme* fait le fond de la religion du Bouddha Çakia-Mouni. La vie est comme un cauchemar auquel on ne peut échapper qu'en éteignant en soi le désir de vivre, ce qu'on obtient par le renoncement à tout, par le *nirvâna*, c'est-à-dire l'anéantissement². De nos jours, le *pessimisme* a été professé en Allemagne par Schopenhauer et Hartmann.

¹ On peut rapporter à ce pessimisme individuel, qui voit tout en noir, celui des poètes tels que lord Byron, Léopardi, M^{me} Ackermann. Voltaire est pessimiste dans son poème sur le tremblement de terre de Lisbonne, mais on y trouve deux vers qui marquent la limite du vrai et du faux optimisme :

Un jour tout sera bien, voilà notre espérance.

Tout est bien aujourd'hui, voilà l'illusion.

² La fable le Gland et la Citrouille, de la Fontaine, est un petit traité d'optimisme en action :

« Dieu fait bien ce qu'il fait. » Sans en chercher la preuve

En tout cet univers, et l'aller parcourant,

Dans la citrouille je la trouve...

Dieu ne l'a pas voulu : sans doute il eut raison.

³ « Il ne faut pas confondre la mortification et la contemplation chrétiennes avec les pratiques bouddhistes. La pensée constante du bouddhiste est l'horreur de la vie et l'ardent désir du nirvâna, c'est-à-dire du néant. Le sentiment du chrétien est diamétralement opposé. Le chrétien veut vivre d'une vie encore plus intense que celle dont il jouit en tant qu'homme; il aspire à une vie supérieure, et l'immortelle gloire du christianisme, c'est d'avoir appelé l'homme à une vie plus haute en respectant cependant tout ce qu'il y a de grand et de noble dans la nature humaine. C'est ce qu'exprime la formule si connue : *La grâce ne détruit pas la nature*. Mais il y a, dans la nature déchue, des éléments qui, s'ils ne sont pas réduits à de justes proportions, menacent de tout envahir et empêchent l'épanouissement de la vie supérieure : il y a lutte entre les deux vies, et c'est pour faire triompher la vie supérieure que le chrétien s'efforce d'opposer une digue aux envahissements de la vie

D'après le premier, le monde est le pire des mondes possibles; il est produit par une force ou volonté aveugle sans raison et sans but. Le mal est dans la déraison de vouloir vivre, et le remède dans le suicide par inanition. « Le comble du malheur, dit Caro, ce n'est pas d'être homme; c'est, étant homme, de se mépriser assez pour n'être pas un animal. »

Hartmann a exposé son système dans la philosophie de l'*inconscient*. Il admet comme cause du monde un *inconscient*, une sorte d'idée qui s'ignore. Le jour où l'homme aura compris la radicale absurdité de la vie, la libération du monde se fera par la volonté de s'anéantir; le néant est le dernier terme du progrès.

Parmi les moralistes français, la Rochefoucauld est pessimiste.

Le pessimisme a été réfuté par Bouillier et Caro.

Il n'est pas vrai que la nature ait mis en nous la soif du bonheur et qu'elle n'ait placé nulle part la source où nous pouvons l'éteindre. Seulement cette source, ceux-là seuls la trouvent et s'y désaltèrent qui ne veulent pas le bonheur uniquement pour lui-même, mais comme le surcroît promis à ceux qui cherchent premièrement la vérité et la justice, comme le demande l'Évangile. Il n'est pas vrai que l'homme qui se dévoue à la cause du bien soit une dupe : il trouve dans son dévouement, et sans le chercher, le bonheur que d'autres cherchent, sans le trouver, dans les jouissances égoïstes. Le pessimisme a beau crier à l'humanité le mot de Shakespeare dans *Richard III* : « Désespère et meurs! » elle écoute plutôt la voix de l'optimisme qui lui crie : « Espère et vis! » Le monde est pour nous ce que nous le faisons être. Si l'on veut le rendre bon, il faut commencer par croire au bien.

« La valeur du monde n'est pas arrêtée, finie une fois pour toutes; elle dépend de nous. — Nous pouvons, à notre gré, travailler à conserver ou à diminuer l'ordre éternel et par là travailler à donner raison à l'optimisme ou, au contraire, à fournir des arguments au pessimisme. Les viciens corrompent le monde, le rendent mauvais; les sages et les saints le conservent et sont vraiment le sel de la terre. Notre vie vaut donc la peine d'être vécue, puisqu'il dépend de nous de lui donner la valeur que nous voulons. Nous pouvons la rendre plate, mesquine, monotone, étroite; nous pouvons, au contraire, la rendre riche, utile, harmonieuse et belle, en faire une œuvre d'art d'un prix infini. » (FONSEGRIVE, *Éléments de philosophie. — Métaphysique.*)

inférieure. Voilà tout le secret de la mortification chrétienne. Le chrétien ne veut pas la mort, il aspire à la vie.

« Il en est de même dans la contemplation. Elle n'est pas l'extase du bouddhiste perdu dans la pensée du nirvâna et enivré de la passion du néant; elle est, au contraire, l'acte de la puissance la plus vivante, l'intelligence, éclairée et soutenue par une lumière dont les rayons allument dans le cœur du chrétien l'immense désir de cette vie qui ne finira jamais. » (P. MAUMUS, *les Philosophes contemporains*, SCHOPENHAUER.)